

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 4 (1910)

Artikel: Lamennais et ses correspondants suisses

Autor: Roussel, A.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-119717>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lamennais et ses correspondants suisses

Par A. ROUSSEL

DEUXIÈME ARTICLE ¹.

De Haller à M. Vuarin, curé de Genève

MONSIEUR L'ABBÉ,

D'après ma dernière lettre, j'ai l'honneur de vous envoyer, sous ce pli, la traduction d'un des passages principaux de la préface de mon ouvrage, préface assez remarquable dont vous pourriez avant tout vous faire rendre compte. Si elle ne vous ennuie point, je serais bien heureux qu'elle fût l'occasion de multiplier mes rapports avec un homme de votre mérite. Il est si doux et si rare aujourd'hui de trouver des hommes qui ont la même foi et qui travaillent au même but. Dans mes relations habituelles, je suis presque totalement privé de cette satisfaction.

Veuillez donc me réjouir souvent par vos lettres et croire à la profonde estime, comme à la reconnaissance de votre ami serviteur (*sic*).

DE HALLER.

Berne, 23 mars 1819.

Notes.

Charles de Haller (1768-1854), né à Berne, avait pour aïeul Albert de Haller, le célèbre physiologiste suisse. Il publia de 1816 à 1820 son ouvrage sur la *Restauration de la science politique* qui fit grand bruit, lors de son apparition, et dont il est question dans la lettre suivante. Il abjura le protestantisme et se rendit à Paris où il collabora au *Journal des Débats*.

¹ Voir *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, 1910, p. 12.

Il venait d'être nommé professeur à l'Ecole des Chartes quand la révolution de 1830 l'obligea à quitter la France. Il rentra en Suisse et mourut à Soleure, la même année que Lamennais.

A propos de la préface dont parle ici de Haller, Lamennais écrivait au même M. Vuarin, le 7 oct. 1821 :

« J'écrivis hier à M. de Haller au sujet de son manuscrit. Il est impossible de faire imprimer sa préface ; elle révolterait d'un bout à l'autre la délicatesse française qui ne peut pas souffrir qu'on parle de soi sans une grande nécessité. »

Haller ajoutait souvent à son nom *allié de Watteville*.

M. Vuarin (1769-1844) dont je me propose de publier *in-extenso* la correspondance avec Lamennais, déjà parue en majeure partie avec mon assentiment dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 oct. et 1^{er} nov. 1905), se signala, dans la première moitié du XIX^{me} siècle, parmi les plus zélés pionniers de l'Evangile, au sein de notre vieille Europe travaillée par l'indifférence et l'incrédulité. Les abbés Martin et Fleury ont écrit sa vie : *Histoire de M. Vuarin et du rétablissement du catholicisme à Genève* (2 vol. in-8^o. Genève, Jacquemot, 1861). J'y renvoie le lecteur.

* * *

De Billieux à Lamennais

Porrentruy, en Suisse, 20 avril 1819.

(Sans adresse.)

MONSIEUR,

Vos moments sont précieux, vos ouvrages au-dessus d'un éloge vulgaire, permettez donc que, sans préambule et aussi brièvement que possible, je vous expose le sujet de ma lettre.

M. Charles de Haller, petit-fils du célèbre Albert de Haller, est auteur d'un ouvrage allemand sur la politique, très remarquable, dont voici le titre mot à mot : « *Restauration de la science politique, ou Théorie de l'état naturel et social*, etc., par M. Charles de Haller, du conseil souverain et du conseil secret de la République de Berne, membre correspondant de la société royale de Göttingen, etc., Winterthur, chez Stein, 1816. »

Trois volumes sont déjà imprimés, et deux autres paraîtront bientôt. L'auteur, remontant aux vrais principes de l'ordre et de la civilisation, combat énergiquement toutes les doctrines modernes sur l'origine et

la théorie de la société ; aussi son livre a-t-il eu l'honneur d'être brûlé à la Wartbourg, en octobre 1817.

La réunion inattendue de ce pays (l'ancien évêché de Bâle) au canton de Berne m'a procuré l'occasion de faire la connaissance de M. de Haller, qui parle et qui écrit sur le Protestantisme avec le courage d'un homme convaincu de sa chute prochaine, et persuadé qu'il est appelé à préparer par ses écrits les voies à la réunion des Protestants aux Catholiques. Je lui communiquai le journal de *l'Ami de la Religion et du roi* dont il se procura aussitôt la collection, et sûr de l'accueil qu'il ferait à votre incomparable *Essai sur l'Indifférence*, je le lui envoyai, et voici sa réponse :

« Comment avez-vous pu croire que l'*Essai sur l'Indifférence* me serait inconnu ? Je ne suis pas si étranger à la bonne littérature de France. Il y a longtemps que je possède cet ouvrage justement célèbre, que je l'ai lu d'un bout à l'autre, que les passages les plus saillants sont marqués de mon crayon approbateur, et que j'en ai fait de nombreux extraits. Pendant mon voyage en Italie, c'était le seul ouvrage que j'avais dans ma malle, et je l'ai trouvé encore à Rome chez le célèbre abbé Ortini, professeur d'histoire ecclésiastique. M. l'abbé de La Mennais est un brillant talent qui s'élève pour le service de Dieu et de son Eglise. Ah ! si je pouvais lui parler seulement pendant quelques heures, comme nous nous aimions ! Comme nous nous rendrions des services mutuels ! Je dois conjecturer par quelques citations de mauvais ouvrages allemands, p. 250, que l'auteur connaît notre langue. S'il en était ainsi, ne pourriez-vous pas me mettre en relations avec lui et lui communiquer mon ouvrage dont je vous enverrais un exemplaire relié ? Il faut de toute nécessité que les hommes qui travaillent au même but se connaissent et s'entr'aident, tant il est vrai, à ne juger que du petit au grand, qu'une société extérieure et visible est indispensable pour maintenir et propager une foi commune. L'Eglise Chrétienne devrait-elle être la seule privée de cet avantage, d'après la doctrine de ceux qui se contredisent à chaque ligne, comme je viens de remarquer encore dans les discours latins imprimés à Zurich, à l'occasion du Jubilé libéral, récemment célébré dans cette ville. »

Vous voyez, Monsieur, les sentiments et le désir d'un savant et respectable magistrat. J'ai cru devoir céder à son invitation, parce que je n'ai nul doute sur la droiture et la pureté de ses vues. J'ose donc vous prier d'avoir égard à sa demande, et de me mettre à même de lui répondre d'une manière qui le satisfasse. Une marque d'attention

et de bonté de votre part ferait le meilleur effet sur un esprit qui paraît aussi bien disposé. C'est à votre discrétion que je confie ces détails qui ne sont pas de nature à être rendus publics.

Je me féliciterai toute ma vie d'avoir trouvé l'occasion de vous offrir l'hommage de la vénération et du respect avec lesquels je suis, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. DE BILLIEUX,
provicaire général de l'Evêché de Bâle.

Je suis forcé de vous prévenir, Monsieur, que les lettres pour la Suisse devant être affranchies jusqu'à la frontière, vous pourrez, pour éviter cet embarras, adresser votre réponse, sous enveloppe, à *Madame la baronne d'Ichtersheim, née de Billieux, au château d'Hegenheim, près d'Huningue, Haut-Rhin.*

Notes.

Sur le provicaire Billieux voir l'Histoire des Evêques de Bâle par Mgr Vauthey, chap. xi.

Le prince-évêque de Bâle était alors Mgr Le Neveu.

Ortini ne devait pas toujours garder pour Lamennais l'estime qu'il semblait avoir à cette époque. En effet, le célèbre écrivain mandait à Vuarin, à la date du 3 mars 1830 :

« ... Les nonces mêmes du Saint-Siège se font les fauteurs du gallicanisme. Ortini ayant passé quelque temps à Marseille, où il était venu s'embarquer pour le Brésil, a mis à profit son séjour dans cette ville dont l'évêque est excellent, pour corrompre de son mieux l'esprit du clergé. Tout ce que la calomnie a de plus infâme, tout ce que la rage a de plus furieux : voilà ce qui n'a cessé de sortir de sa bouche contre moi, etc... »

L'excellent évêque de Marseille était Mgr de Mazenod, le premier de ce nom, son neveu lui ayant succédé en 1837.

* * *

Voullaire à Lamennais

MONSIEUR L'ABBÉ,

Vous avez eu, pendant votre séjour à Genève, la bonté de me faire entrevoir la possibilité que je fusse un jour employé par les Rédacteurs du *Mémorial catholique*. J'ignore si cette même possibilité existe encore ;

mais M. le curé à qui j'en ai parlé m'a encouragé à vous écrire à ce sujet, et à vous demander de vouloir bien, si vous n'y voyez aucun obstacle, exprimer mon désir à MM. les Rédacteurs. Je serai bientôt plus libre que je ne l'ai été jusqu'ici, et je souhaiterais beaucoup de pouvoir consacrer une partie de mon temps à ce genre d'occupation, plus agréable et plus utile que l'enseignement.

Vous m'avez aussi parlé, Monsieur l'Abbé, d'entreprendre une traduction abrégée du *Droit mosaïque* de Michaëlis ; j'ai lu cet ouvrage, pendant le petit nombre de mes moments de loisir, et je compte me mettre à l'ouvrage au mois de mai. Cependant, je ne voudrais pas le faire sans avoir reçu vos conseils sur les parties à retoucher, à abréger, ou à conserver en entier, pour rendre ce livre ce qu'il doit être pour la France. Je sens que je commets une indiscretion en vous faisant cette demande, mais votre bonté que je connais m'enhardit, et si vos importantes occupations vous laissaien quelques instants où vous pussiez me donner quelque direction, j'en serais infiniment reconnaissant.

Daignez, Monsieur l'Abbé, excuser la liberté que j'ai prise de vous importuner et croire à la sincérité du profond respect avec lequel j'ai l'honneur de me dire

Votre très humble et obéissant serviteur,

J. L. A. VOULLAIRE.

Genève, 21 février 1821.

Rue des Allemands, N° 48.

Notes.

Voullaire était un jeune homme auquel s'intéressait beaucoup M. Vuarin qui le recommandait chaleureusement à Lamennais. Celui-ci écrivait au curé de Genève, à son sujet, le 11 mars de cette même année, en réponse à la lettre qu'on vient de lire :

« Je vous prie de dire à M. Voullaire que je serais très heureux de lui être utile. Je voudrais pouvoir trouver ici un emploi qui lui convînt. Il est impossible que, de Genève à Paris, il s'occupe de traductions pour le *Mémorial* ; ce sont de ces choses du moment qui ne sauraient se faire que sur les lieux. Quant au *Droit mosaïque*, je n'ai pas ici l'ouvrage de Michaëlis. Il faut, qu'aidé de vos conseils, il juge lui-même de ce qui peut intéresser en France. »

Le curé de Genève, en mourant, confia ses papiers à Voullaire ; ils forment aujourd'hui le fonds principal des archives du grand-vicariat de Genève, où j'ai pu les consulter, grâce à la parfaite obligeance du regretté Mgr Broquet.

* *

De Haller à M. Vuarin

Paris, ce 4^e avril 1828.

rue du Bac, N^o 100.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je m'empresse de vous faire part de mon bonheur, en vous annonçant que, hier, jeudi saint, ma femme a fait son abjuration dans la chapelle particulière de M^{me} la princesse de Talmont. Elle y était déterminée depuis deux ans, et l'exécution n'en a été retardée que par le cruel accident qu'elle éprouva à Berne. Son aspect d'ordre (*sic*) l'y a amenée dès que les ténèbres de l'ignorance se dissipaien. Qui aurait cru cela, il y a 5 à 6 ans ? Je vous prie de communiquer cette nouvelle à M. et M^{me} May, à Thonon, en leur présentant mes hommages ; mais nous désirons cependant qu'elle ne soit pas publiée dans les gazettes.

Le Nonce de S. S. donnera la confirmation à la nouvelle catholique dans le courant de la semaine prochaine.

Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de la haute et respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE HALLER.

* *

Dans une dernière et longue lettre de Haller à Vuarin, sans nul doute, (l'adresse manque), datée de Soleure, 21 mai 1835, que je me borne à résumer, l'auteur critique les associations religieuses de Fribourg, Soleure, Argovie, Lucerne, St-Gall, composées en partie de laïcs zélés et de quelques ecclésiastiques marquants. Il les juge mal organisées. Il parle de son fils, prêtre depuis Pâques 1834, qui était *toujours* à Rome. « Il nous reviendra, je pense, vers le mois de septembre, et tâchera surtout de ramener des âmes dans son ancienne patrie. »

Il signale l'apparition de l'*Histoire d'Innocent III* par Hurter, premier ministre protestant de Schaffhouse. Il en dit beaucoup de bien. L'auteur est son ami depuis vingt-cinq ans.

Hurter en vient « à la chose principale », son *Histoire de la Réforme protestante* de Berne et des pays limitrophes, Genève, Vaud, composée d'abord en français, puis traduite en allemand par lui-même, ouvrage qui « fait une grande sensation dans la Suisse allemande ».

L'auteur ajoute : « Je vous adresse le manuscrit français, copié de l'original par feu mon excellente fille. » Il ne s'agit plus que de trouver un éditeur (à l'exception de Busand). Peut-être s'agit-il de Rusand ? Il demande 50 exemplaires gratuits et « un honoraire fort modique de 48 fr. (ce chiffre est mal fait) par feuille d'impression ». Il a subi « des pertes très sensibles par suite de la Révolution de 1830, et de la banqueroute espagnole ». De plus, continue-t-il, « ayant donné une trop forte dote (*sic*) à feu ma fille, et étant obligé d'en donner tout à l'heure autant à mon fils aîné, je me trouve dans mes vieux jours un peu à l'étroit. En revanche, je crois pouvoir garantir au libraire un écoulement considérable à Fribourg, Lausanne, Genève, Berne, même à Paris, Lyon et Toulouse, car il est impossible que ce livre ne fasse pas grande sensation, surtout au canton de Vaud. M. de Vigait (je ne suis pas sûr de bien lire : Vigent, Végent, etc.) qui a lu une grande partie du manuscrit me fit même espérer qu'il serait favorisé par le roi de Sardaigne à qui il est politiquement utile. »

Le bon Haller, conscient de son mérite, ne se plaignait pas les éloges, comme on voit, et comme plus haut le constatait Lamennais.

J'ai cité cette lettre avant sa date, car elle clôt la correspondance de Haller, dont je n'aurai plus à m'occuper désormais.

* * *

Frezier à Gerbet

26 août 1831. Genève.

MON TRÈS CHER AMI,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de m'entretenir avec vous. Ce qui m'a empêché de le faire, ce sont vos occupations toujours croissantes, c'est la crainte de vous dérober quelques-uns de ces moments précieux que vous employez à défendre les bonnes doctrines. Mais aujourd'hui l'intérêt de *la grande cause* m'oblige de rompre le silence. Vous savez sans doute que les *doctrines catholiques* ont fait de rapides progrès dans notre Savoie et particulièrement dans le diocèse de saint François de Sales ; eh bien, mon cher ami, deux illustres personnages, le cardinal Lambruschini et l'abbé Le Tourneur, nous ont fait beaucoup de mal ; ils ont tenu certains propos que je vais vous signaler, en vous priant d'insérer ma lettre dans votre journal, et d'y répondre. Vous pouvez, si vous le jugez à propos, mettre mon nom au bas de cette lettre ; je réponds de mes paroles.

Commençons par le cardinal. Il s'est plaint amèrement de M. de Lamennais à l'évêque d'Annecy, en présence de plusieurs ecclésiasti-

ques. Voici ses propres paroles : « Aux premiers jours de l'apparition de son journal, je le fis demander, je le suppliai de ne pas en poursuivre la publication ; il me répondit comme un ange ; il me promit tout et ne tint pas parole. Je le considère comme un des plus grands ennemis de l'Eglise ; il a égaré l'esprit de plusieurs ecclésiastiques belges qui, sous prétexte que l'Evêque ne peut attenter à leurs droits politiques, ne lui rendent pas l'obéissance promise, etc., etc. »

Ces propos et autres semblables, sortant de la bouche d'un prince de l'Eglise, ébranlent la foi d'un grand nombre de *faibles*.

M. Le Tourneur est encore plus impudent. Il s'est donné chez nous comme l'ami intime de l'abbé de Lamennais, et *cet ami intime* nous a dit que M. de Lamennais était un homme « violent, emporté, capable de se porter aux plus grands excès, un homme que les foudres de Rome n'arrêteraient pas ; que toutes ses belles protestations de soumission au Saint-Père n'étaient que les ruses d'un mal[heureux] (mot enlevé par une déchirure du papier) hérésiarque. »

Ces infâmes calomnies, proférées par un prêtre d'une grande réputation de piété, avec l'accent de la plus parfaite conviction, et se disant d'ailleurs l'ami intime de notre abbé, ces calomnies, dis-je, sont de nature à faire beaucoup de mal. M. de Lamennais est un grand missionnaire. Tout ce qui a rapport à ce missionnaire intéresse au suprême degré. Veuillez donc, mon cher ami, faire justice de tous ces bavardages ; vous et moi, nous savons qu'en penser, mais combien d'autres peuvent être induits en erreur !

Je suis votre ami tout dévoué,

MICHEL FREZIER,

prêtre et professeur de Rhétorique.

Je vous écris de Genève, dans la crainte que les agents du gouvernement ne détruisent cette lettre.

Je suis professeur de rhétorique à Evian, petite ville de Savoie, sur les bords du lac Léman. Malgré la défense du gouvernement et l'improbation connue de l'évêque, plus de vingt numéros de l'*Avenir* circulent dans ce diocèse. Nous faisons tout notre possible pour attiser le feu sacré dans notre collège, dans toutes les sociétés où nous [nous] trouvons.

Notes.

Cette lettre n'est point datée, mais le timbre de la poste de Genève porte 26 août 1831.

Le cardinal Lambruschini, archevêque de Gênes, avait beaucoup connu Lamennais, durant sa nonciature à Paris. Lamennais se justifiait des calomnies dont parle ici Frezier dans une lettre qu'il priait M. Vuarin de transmettre au prélat. Le curé de Genève jugea plus opportun de n'en rien faire et il retourna sa lettre à Lamennais qui le remercia d'avoir pris ce parti, en lui adressant les lignes suivantes :

« Paris, 18 novembre 1831. Je reçois, mon cher et respectable ami, votre lettre du 9 de ce mois. Je savais déjà, par une lettre que m'a écrite M. Frezier, que vous aviez éprouvé une grave maladie, mais que, grâce à Dieu, vous étiez en convalescence. Puissiez-vous retrouver bientôt et conserver longtemps toutes vos forces, dont vous faites un si digne usage. Je vous remercie du parti que vous avez pris par rapport à ma lettre à Mgr Lambruschini. Je reconnais que c'est le mieux, bien que ma lettre ne contienne pas un mot qui ne soit de la plus exacte vérité. Mais la vérité est précisément ce qui choque le plus au monde. »

Forgues retrouva plus tard ce document dans les papiers de Lamennais et le publia. Voir *Correspondance*, II, 223 et suiv.

M. Le Tourneur (1775-1844) devint plus tard (1837) évêque de Verdun. Il avait publié en 1825 une *Nouvelle Journée du Chrétien* pour laquelle Lamennais écrivit une préface.

On sait que tous ces racontars malveillants avaient le don d'exaspérer Lamennais au dernier point. Ses ennemis semblaient, suivant le mot de son frère Jean, *s'être donné l'infendale mission de le pousser à l'abyme*, et quand il y tombera, ils exulteront en s'écriant sur tous les tons : *Nous l'avions bien dit!*

* * *

Prévost à Lamennais

Genève, 17 juin 1833.

MONSIEUR,

Un malheur survenu dans ma famille m'a obligé à partir précipitamment de Paris, après un séjour fort court, et à Genève mon temps a été rempli par des devoirs qui m'ont empêché de vous écrire. Je ne veux cependant pas différer plus longtemps de vous témoigner ma reconnaissance pour l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder

à la Chesnaye. J'ai remis toutes les lettres dont vous m'aviez chargé, mais la brièveté du temps que j'ai passé à Paris ne m'a permis de voir ni Sainte-Beuve ni M. de Montalembert.

J'ai retrouvé Genève à peu près comme je l'avais laissée. La Suisse est toujours fort agitée ; les cantons ne sont pas d'accord, mais dans le canton même de Genève, il y a presque unanimité en faveur du système du gouvernement. M. Rossi qui est à Genève l'homme le plus influent a adopté un système presque semblable à celui de vos ministres de France, et il a conservé chez nous la popularité qu'ils ont perdue. L'école doctrinaire est au fond une école genevoise ; elle est tout à fait dans le caractère national, aussi est-elle populaire chez nous, tandis qu'elle ne l'est, je crois, nulle part en France. Je suis loin de croire à la vérité de tous les principes des doctrinaires ; et, en général, j'ai pour principe de ne pas m'occuper beaucoup de politique, même en spéculation. Cependant, il est impossible de ne pas observer, dans ce qui se passe en Suisse, la confirmation du principe des doctrinaires sur la souveraineté du peuple. Il y a des cantons suisses où l'on a établi la souveraineté de la majorité. Il y a suffrage universel et renouvellement annuel du pouvoir législatif. Les électeurs donnent à leurs députés des mandats dont ils ne peuvent pas s'écartez. On peut donc dire que les lois, dans leurs dispositions générales, sont faites à la majorité des voix par tous les citoyens du canton.

Voilà à peu près la réalisation de l'idéal que beaucoup de personnes désirent en France, mais je voudrais qu'elles vinssent en Suisse pour voir ce qui en est résulté. Les principes de liberté les plus sacrés se sont trouvés impopulaires et n'ont été appuyés que par un très petit nombre de personnes, même dans les cantons les plus éclairés.

La liberté religieuse, par exemple, n'est comprise que par les sommités de la société ; elle est partout impopulaire et je crois que cela est dans la nature des choses que partout où l'on établira la souveraineté de la majorité, le premier acte de cette majorité sera d'opprimer la liberté de conscience.

Les discussions que nous avons eues sur le principe de connaissance m'ont donné beaucoup à réfléchir ; cependant je ne puis pas encore me rendre à vos arguments. Il y a pour moi trois ordres de connaissances que je désigne ainsi : la science des fous, la science des ignorants et la science des savants. Elles correspondent à nos trois moyens de connaissance : le sentiment, l'autorité et la raison. Se fier au sentiment, en refusant le contrôle de la raison et de l'autorité, c'est la philosophie

des Petites-Maisons ; c'est la définition même de la monomanie. Restent l'autorité et la raison, ou, si l'on veut, le raisonnement, pourvu qu'on n'entende pas par là le syllogisme, comme on le fait ordinairement. J'avoue bien que l'autorité est le seul moyen auquel nous puissions recourir, quand le raisonnement nous fait défaut, et je comprends même fort bien, sous ce rapport, l'urgente nécessité qu'il y avait à fonder une philosophie du *sens commun*, puisque nous sommes tous ignorants de quelques spécialités, et que la plus grande partie de l'humanité est condamnée à l'ignorance. Je comprends, par exemple, que celui qui n'a pas l'intuition des arts n'ait rien de mieux à faire, quand il juge les grands artistes, que de s'en remettre au jugement prononcé par la postérité. Je comprends que celui qui ne connaît pas assez la physique pour vérifier par lui-même les lois de Copernic et de Newton, doive adopter l'opinion qui a prévalu sur ce sujet. Mais ce n'est pourtant pas là la certitude scientifique ; elle ne peut être atteinte que par un examen individuel. Serait-il vrai que cet examen seul, sans le contrôle de l'autorité, ne peut pas nous donner la certitude et qu'un homme, dans une île déserte, à qui tomberait entre les mains la démonstration que la terre tourne autour du soleil, n'aurait pas par là de certitude, tant qu'il ne saurait pas que cette opinion a prévalu parmi les hommes ? Je n'en puis comprendre la raison. Pour ce qui est du catholicisme, je le juge dans le même point de vue. Quand je vois dans le protestantisme combien le principe d'autorité humaine a encore de puissance sur les masses, quelle influence papale exercent des autorités bâtarde, sans titre et sans valeur, je ne puis pas ne pas désirer de les voir remplacées par une autorité plus centrale et plus réelle. Mais si cette autorité centrale doit être l'Eglise romaine, je ne pourrais jamais y voir qu'une autorité relative, plus grande que les autres, mais n'ayant aucune valeur absolue ; une cour de cassation dans l'ordre religieux qui n'aurait que le genre d'inaffabilité qu'on accorde aux tribunaux, et qui, par conséquent, n'obligerait jamais les consciences, mais seulement la vie extérieure.

Permettez-moi, Monsieur, de vous exprimer de nouveau ma reconnaissance pour l'accueil que vous m'avez fait à la Chesnaye et le désir que j'éprouve que je puisse vous revoir un jour et profiter encore de vos lumières et de vos conseils.

Veuillez me rappeler au souvenir de M. Gerbet. Votre tout dévoué serviteur

AMÉDÉE PRÉVOST,
à Genève, rue des Chanoines.

Notes.

Prévost, né en 1811, mourut prématurément en 1842.

Lamennais mandait de La Chênaie à Montalembert, à la date du 16 mai 1833 :

« ...Je t'écris ces deux mots par occasion. M. Prévost, de Genève, que tu as connu à Paris, est venu passer ici quelques jours en revenant de Londres, et c'est lui qui se charge de te remettre cette lettre. C'est un fort bon jeune homme, tout entier à l'exécution de l'ouvrage qui l'occupe depuis longtemps, l'histoire de la philosophie allemande. Je le crois capable de la faire très bien. Disciple très zélé de Hégel, il me paraît extrêmement prévenu en faveur des idées, à mes yeux plus qu'extraordinaires, de cet ancien ami de Schelling. Mais je me trompe fort, ou la réflexion l'en désabusera plus tard. » Forgues, jeune, p. 132.

Pellegrino Rossi, le futur ministre de Pie IX, qui devait périr assassiné, le 15 novembre 1848, était alors réfugié à Genève, où il enseignait le droit romain, depuis 1819.

* * *

Favre à Lamennais

Nernier, près Nyon, canton de Vaud, le 9 juillet 1833.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'éprouve depuis plusieurs mois un besoin réel de vous écrire, non seulement pour moi-même, mais encore pour plusieurs de vos amis de Savoie qui sont bien loin de vous avoir oublié. J'ai employé le vert et le sec pour connaître un moyen de vous adresser une lettre d'une manière sûre, mais toujours inutilement, jusqu'à ce que la *Quotidienne* m'apprît que vous étiez à La Chesnaie, où vous vous occupez, dit-elle, d'ouvrages philosophiques importants. Je n'ai pas perdu du (*sic*) temps, puisqu'aussitôt j'ai mis la main à l'œuvre.

Je commencerai par vous mettre sous les yeux l'extrait de presque toute une lettre qui m'a été écrite par un compatriote, chevalier de la Légion d'honneur, frère d'un général de l'expédition de Moscou. Vous lirez et je vous dirai dans quel sens je lui ai répondu :

« Ce n'est pas tout, mon cher abbé, il me reste à vous parler d'une affaire bien sérieuse. Lam[ennais] est aux prises avec un misérable procès qui ne lui laissera peut-être pas de quoi acheter une bouteille d'encre pour écrire ses chefs-d'œuvre, et la génération actuelle souffrirait ! La vieille Grèce subit encore là honte d'avoir vu mendier son

Homère... et pourtant les contemporains d'Homère le connaissaient peu. C'est après lui que ses rhapsodies firent partie du domaine et de la gloire des Hellènes..., tandis qu'en France et en Europe il n'est personne d'assez barbare pour ignorer le nom, la gloire, les vertus et le génie de Lam[ennais]. Ecclésiastiques, instituteurs, académiciens, littérateurs, amis des lettres, philosophes, hommes, femmes, jeunes gens, qui n'a admiré au moins quelques pages de ce grand écrivain ? Jeune clergé qui admiriez *l'Avenir*, vieux clergé qui l'avez condamné, quel rang assignerez-vous à l'auteur inimitable de ces écrits, et au chrétien humble et soumis qui, à la voix de Rome, se résigne au silence malgré les supplications d'une foule innombrable qui l'écoute encore, quand il ne dit plus rien !

« Sur vingt millions d'amis ou d'admirateurs de ce grand homme, n'y a-t-il donc pas cent mille hommes qui puissent donner un franc pour assurer une retraite au génie, et pour conjurer la flétrissure qui nous attend dans la postérité où le nom de Lam[ennais], pauvre et oublié, nous marquera d'un fer rouge, comme l'ont fait pour leurs contemporains les noms du Tasse, de Milton, du Camoëns ?

« Plein de zèle pour tout ce qui est noble et juste, convaincu par vous-même que tout ce qui est bien finit toujours par être facile, vous pouvez mieux que personne, Monsieur et très honorable ami, entamer autour de vous la souscription dont il s'agit. Qu'elle parte de nos humbles retraites, qu'elle parte de la plus faible de nos communes, elle s'étendra, elle prospérera. Celui dont le sceptre est un roseau saura bien la faire grandir. Honte éternelle aux littérateurs, aux savants, aux philosophes de Paris qui n'y ont pas songé ! Permettez-moi de souscrire entre vos mains, pour cet objet, de la somme de douze francs pour mon beau-père, ma femme, mes trois enfants, M. l'abbé Rivollet, leur instituteur, mes trois domestiques à Thonon, ma domestique à Lyon, moi et pour la mémoire de mon père, si digne d'apprécier et d'applaudir l'œuvre à laquelle il me semble que la Providence vous appelle par ma faible voix, de mon père dont les derniers jours ont trouvé tant de consolation et de charmes dans la lecture du premier volume de *l'Indifférence*.

« Je ferai venir cette petite somme à votre indication, à Lyon ou à Thonon.

« Je crois avoir rempli une tâche sainte en appelant votre attention sur cet objet. Vous, Monsieur et digne ami, vous ferez la vôtre. Dieu vous en bénira dans le ciel, et votre ex[emple] sera

fécondé sur la terre. Salut respectueux et dévouement. DESSAIX, docteur. »

Cette lettre, écrite au commencement de février, n'a eu de réponse que dans le mois de mai, si ma mémoire ne me trompe. J'ai fait, dans nos vacances de Pâques, un voyage qui m'a mis passagèrement en contact avec des ecclésiastiques de plusieurs diocèses et à plusieurs couleurs, va sans dire, à plusieurs capacités. Après les professions de foi recueillies dans ce voyage, soit ailleurs, j'ai répondu au docteur que sa lettre avait été accueillie avec un *enthousiasme mêlé de circonspection*, et qu'ayant la pensée d'écrire à M. de Lamennais, nous nous ferions un plaisir de donner à l'illustre écrivain connaissance, avec pièces justificatives, de l'empressement et de l'intérêt avec lequel il désirait qu'il fût venu au secours de la cause *de Dieu et de la Liberté*.

Si vous me permettez d'ajouter encore d'autres choses, je vous donnerai une espèce de panorama des dispositions avec lesquelles il est parlé sur ces bords de l'écrivain principal de l'*Avenir*.

1^o Parlons donc de la *déclaration* qui a été consignée de votre part dans les journaux. Je connais un Grand V[icaire] qui s'en est indigné, scandalisé et tout ce qu'on voudra. Dans une réunion d'ecclésiastiques des bords du Léman, le président assura, en faisant du juste-milieu avec assez d'adresse, que la déclaration était ce qu'elle devait être. Un prélat revêtu d'un caractère diplomatique, disait à deux jeunes prêtres, j'en étais un, que nous devions remercier Dieu de ce que M. de Lam[ennais] avait donné au Pape et à l'Eglise la satisfaction convenable.

2^o Quant à l'encyclique, ç'a été parmi nous comme serait une seconde bible chez les Protestants. C'est-à-dire que les uns ont vu une condamnation absolue, les autres une condamnation *secundum quid* ; enfin, comme il se devine, une troisième classe n'y voyait pas même une allusion.

Un protestant qui joint à d'excellentes qualités du cœur une grande force de raisonnement et beaucoup de ces connaissances qui préparent les âmes grandioses *quaे non sunt in hoc ovile* à y entrer, témoignait sa peine qu'on eût pris à Rome *un mauvais biais*. Il se moquait aussi de *L'Etoile-gazette*, en lui reprochant de pécher contre le sens commun pour ne pas voir dans l'encyclique une formelle condamnation de l'*Avenir*.

Longue serait la tâche de qui entreprendrait de raconter ce qui s'est dit et pour et contre. Le fait est que, dans les diocèses de Chambéry et d'Annecy, plusieurs membres du clergé qui marquent par leurs connaissances sont pleins d'intérêt pour M. l'abbé Félicité, et on vou-

drait savoir ce qu'il en est de lui. Il en est qui brûlent de connaître quelques détails. Pour moi, je ne ressens jamais plus vivement cette envie que dans les occasions où l'on m'en demande des nouvelles avec une confiance qui est chez vos amis de nos environs l'effet d'une lettre dont vous voulûtes honorer l'abbé Favre en juillet 1831, en réponse à une que j'avais eu l'honneur d'adresser avec quelques offrandes en faveur des Irlandais. Cette lettre a fait du bruit, et il en est rejailli sur votre humble serviteur un reflet de quelque chose qui les pousse à me demander : *Que fait donc M. de Lamennais ? Où est-il ?* etc.

On parle aussi d'un ouvrage qui a déjà été annoncé par les journaux et auquel vous auriez donné cette division : Dieu, la société et l'homme. Est-ce que cet ouvrage paraîtra bientôt ? Est-ce qu'il y aurait de l'indiscrétion à demander quelque échantillon ? Est-il vrai qu'à la Chenaye vous avez dans la maison paternelle une réunion de jeunes ecclésiastiques qui se forment là aux sciences et à l'œuvre des missions ? Est-il vrai qu'on pourrait pendant les vacances se transporter jusque dans le Morbihan, et qu'une audience, qu'un séjour de deux jours par exemple serait accordé pour visiter un peu, pour voir un peu, et pour recueillir de cette pépinière quelque chose qui pût s'acclimater aux bords du Léman ? Car nous avons aussi, nous, une petite communauté de vingt enfants dont une partie se sont déjà ouvertement prononcés pour le sacerdoce ou les missions.

Voilà, Monsieur, bien des choses qu'on désirerait savoir. C'est à votre cœur que je m'adresse pour qu'il veuille bien décider que quelques instants seront dérobés à vos occupations sérieuses, en faveur d'un prêtre savoisien qui a fait prier tous ses élèves pour l'*Agence* qui durait toujours, et qui a conservé l'habitude de faire réciter après la sainte messe à tous les assistants un *Pater* et un *Ave* pour les défenseurs de la Religion catholique.

Agréez, Monsieur, pour tous vos amis de ces bords, mais surtout pour les deux amis Favre Ferdinand et Vandelle Jean-Marie, associés pour l'instruction de la pauvre jeunesse, l'expression de notre profond respect et dévouement sincère.

— Monsieur l'abbé, je suis ce jeune homme, élève tout à la fois et petit coopérateur de M. l'abbé Favre dans l'œuvre de l'éducation de la jeunesse chrétienne. J'ai été fou de l'*Avenir*, et quand on est fou d'une chose, on passe mesure. J'ai été en correspondance assez active avec un professeur distingué de théologie sur les doctrines du journal par *excellence*. Sans être converti, il est tombé d'accord sur bien des

points. J'ai écrit une lettre à M. Lacordaire. Elle fut suivie de l'envoi d'un gros paquet de livres. Puissiez-vous avoir vu la seconde ! Elle aurait reposé un instant votre cœur fatigué. Cette lettre nous a valu une réponse à jamais précieuse de M. Gerbet et une annonce de vos ouvrages et des siens. Ma mère, pauvre villageoise, ne quitte non plus sa *Journée* que sa crosse : elle est boîteuse. Ma sœur a l'*Imitation* ; mon jeune frère le *Guide* de son âge, et M. Favre et moi, faisons notre profit des livres savants. Je succombe à la tentation de vous dire que, depuis bientôt deux ans, j'offre à la messe votre personne et celle de M. Gerbet au bon Dieu. Je vous demande à tous deux un *memento* pour notre école. Il y a longtemps que j'ai la pensée de vous aller voir. Vous donneriez bien au pèlerin un morceau de pain et des nouvelles qu'il viendrait raconter aux siens *ébahis*. Vous êtes, parmi les hommes qui écrivent *bien*, le héros de mon cœur, de mon esprit et de mon imagination.

Vos très humbles serviteurs et amis (*bonâ cum veniâ*)

Ferdinand FAVRE, Jean-Marie VANELLE.

(De la main de Favre.)

P.-S. — Des personnes que j'ai consultées m'ont répondu qu'il pourrait bien arriver qu'une souscription dans le sens ci-dessus fît éclater des dispositions hostiles au catholicisme et qu'un grand nombre d'élèves répondissent à l'appel plus par haine de Rome que par intérêt pour le génie.

Ma position me forçait aussi à ne me laisser voir que de profil pour faire le bien que la Providence veut opérer par nos soins donnés aux enfants.

Notes

M. Favre, dont la *Revue* publiait naguère une longue lettre, nous apprend ici l'œuvre de recrutement sacerdotal auquel il s'était voué, avec l'aide de M. Vandelle. Celui-ci desservit plus tard (1851-1856) la paroisse de Nyon, où le culte catholique avait été récemment rétabli. (Cf. *Rétablissement du culte catholique dans la Suisse protestante*, par le comte SCHÉRER BOCCARD, traduit de l'allemand par HUBERT THORIN, ancien député, p. 42 de la traduction.) Vandelle avait eu comme prédécesseur immédiat M. François Rossiaud, premier curé catholique de Nyon.

Ce Favre n'est-il point celui qui, plus tard surnommé le grand

missionnaire de la Savoie, se consacrait à l'œuvre des missions, dès 1821, avec Hermier, curé du Châtelard, et dont il est question dans la Notice biographique consacrée à ce dernier. (Annecy, chez Burder, 1836, p. 13 et suiv.) ?

Le docteur Dessaix et ses trois frères avaient pris rang dans les armées françaises. Celui dont Favre parle ici se distingua particulièrement. Napoléon le qualifia d'*intrépide*, et ses compatriotes (il était de Thonon) le surnommèrent le *Bayard de la Savoie*. Le docteur avait suivi la *Grande Armée* en qualité de médecin, dans la division même de son frère. Il fut fait prisonnier et rentra en France en 1814, époque à laquelle il fut promu chevalier de la Légion d'honneur. C'était un praticien de mérite et du plus rare désintéressement.

La *Déclaration* était datée du 10 septembre 1832. Lamennais y déclarait accepter sans réserve l'Encyclique pontificale du 15 août précédent, et s'engageait à supprimer l'*Avenir*, provisoirement suspendu, ainsi qu'à dissoudre l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*. Cf. la lettre au Pape, du 4 août de cette année 1833, publiée par Forques, II, 308 et suiv.

L'ouvrage philosophique dont il est tant question chez les correspondants de Lamennais et auquel celui-ci travailla vingt ans, en le modifiant suivant ses idées du jour, idées essentiellement mobiles elles-mêmes, parut beaucoup plus tard sous le titre d'*Esquisse d'une philosophie* (1841-1846).

La *Journée* ou plus exactement la *Nouvelle journée du Chrétien*. Il en a été question précédemment. La traduction de l'*Imitation* parut en 1824, et le *Guide du premier âge* en 1828. On connaît assez l'excellence de ces ouvrages qui se lisent toujours avec intérêt et profit.

Je n'ai pas besoin de dire que l'idée de cette souscription publique n'eut point de suite. Lamennais n'y eût jamais consenti.

* * *

Andley à Lamennais

Genève, ce 25 janvier 1834.

MON VÉNÉRABLE AMI,

L'amitié que vous n'avez jamais cessé de me témoigner m'est un sûr garant que vous accueillerez avec bienveillance la personne qui vous remettra cette lettre. M. le comte Wogicki est un de ces nobles Polonais qui s'est dévoué au service de sa malheureuse patrie, et chez lequel l'amour de la religion se trouve allié à une valeur éprouvée sur le champ de bataille. Après la chute de Varsovie, M. Wogicki est venu chercher des consolations auprès de M. d'Aulnois et en même temps terminer des études interrompues par les événements de la guerre.

Aujourd’hui son père désire qu’il se rende à Paris, et en y allant, il se promet surtout un plaisir : celui de faire votre connaissance. Moi qui vous connais si bien, je suis bien certain que vous aimeriez à donner quelquefois des conseils d’ami à un jeune homme plein d’ardeur pour le bien, et désireux de s’instruire pour devenir utile à son pays.

Il y a bien longtemps que vous ne m’avez favorisé d’un petit bout de lettre ; oserai-je espérer que vous ne m’avez pas encore oublié au milieu de vos nombreuses occupations ?

La certitude de votre affection pour moi est une des plus grandes jouissances de ma vie. Jugez-en vous-même quand je vous dirai qu’un enfant me disait en parlant de vous : « Vous savez, Monsieur, cet abbé que vous aimez si bien ! »

Ma position devient de plus en plus heureuse et je n’ai qu’à bénir la Providence. Oh ! que je voudrais que quelque circonstance vous appellât à Genève pour vous avoir en tête-à-tête avec ma femme et moi ; je suis sûr que vous passeriez quelques moments heureux.

Daignez faire agréer à M. Gerbet l’expression de mes sentiments respectueux. Quant à vous, ai-je besoin de vous dire que je serai toujours

Votre très humble et affectionné

C.-J. ANDLEY.

Notes

Dans une lettre à M. Vuarin, datée du 8 mai 1833, Lamennais nous apprend ce qu’était Andley.

« Je romps, mon cher ami, un silence déjà bien long, pour vous recommander un jeune homme, nommé Charles Andley, qui ne tardera pas à se rendre à Genève comme professeur d’anglais dans je ne sais quelle maison. Il aura l’honneur de vous voir en arrivant, c’est-à-dire vers la fin de ce mois, et il m’a prié lui-même de vous parler de lui, afin d’être déjà connu de vous, quand il se présentera. Il a de l’esprit, du mérite, et ce qui vaut mieux, de la religion. Né Anglais et protestant, il s’est fait catholique à Paris, étant encore très jeune. »

Il est vraisemblable que Lamennais qui le connaissait depuis longtemps ne fut pas étranger à la conversion d’Andley. Je possède plusieurs lettres de celui-ci. Il va sans dire que je ne donnerai à la *Revue*, comme je le fais pour les autres documents, que celles qui plus ou moins directement intéressent la Suisse.

**

Favre à Lamennais

Nernier, le 11 juin 1834,

par Nyon, canton de Vaud.

MONSIEUR,

Il se dit tant de choses à l'occasion de votre dernier ouvrage et les journaux en publient tant aussi, que j'ai cru devoir recourir à la source, c'est-à-dire à vous-même, pour m'arrêter à un jugement. Vous savez que le repos fait tant de bien, surtout à l'égard d'une personne qu'on estime et qu'on a aimée et admirée longtemps, lorsque tout à coup un déluge presque universel d'injures, de paroles et de sentences flétrissantes vous contraignent, en quelque façon, de vous contrarier dans le penchant à l'aimer et à penser à cette personne avec intérêt et sympathie.

Voilà, M. de la Mennais, votre histoire aujourd'hui et celle de mon cœur. Il faut donc que je vous l'ouvre, ce cœur, et que vous y découvriez et lisiez, puis vous aurez la bonté de me tracer deux lignes qui feront grand plaisir à moi et peut-être beaucoup de bien à d'autres.

Je n'ai pas encore achevé la lecture des *Paroles du (sic) Croyant*, dont Lausanne a donné déjà quatre éditions. L'exemplaire à ma disposition m'a été remis par une comtesse dont il n'est pas difficile de deviner le jugement. Il a été imprimé à Genève et déjà il s'est fait trois éditions, dans cette ville, de ce livre fameux dont m'écrivit M. Dessaix en ces termes — c'est celui qui provoquait une souscription en votre faveur et qui m'a dit qu'il aurait réalisé cent mille francs — il me dit donc : « Je lis les *Paroles du Croyant*, mais je ne veux rien vous en dire, persuadé que vous l'avez déjà lu. » Je ne vous parlerai pas de ce qu'on en dit ici ; vous pouvez en juger par analogie ; mais voici quelque chose que, peut-être, vous ne soupçonneriez pas, c'est qu'il se dit que la propagande elle-même fait succéder les éditions. On dit aussi que vous étiez à Genève, chez M. Vuarin probablement, et vite un de mes frères du voisinage m'avait annoncé qu'il vous amènerait dans notre école, ce qui n'aurait pas été prudent dans les circonstances actuelles. Ma pensée était de me rendre à Genève sous un prétexte — j'en ai

quand le cœur me dit d'aller là, sans que le motif véritable soit connu. On dit maintenant que vous êtes chez M. de la Mennais, votre frère, où vous réfléchissez sur la tendance et les effets futurs de la dernière production sortie de votre plume, et on se sert du mot pénitence. Je vous avouerai, Monsieur, que cette nouvelle a soulagé plus d'un cœur.

Il faut que je vous fasse part maintenant de la manière dont le livre est interprété. Je prends ces mots :

« Quel est ce vieillard qui parle de justice, en tenant d'une main une coupe empoisonnée, et caressant de l'autre une prostituée qui l'appelle : *Mon père* ? »

On a cru d'abord, dans une maison marquante du pays, que c'était Charles X avec la duchesse que vous aviez eus sous votre pinceau. Puis des dames lyonnaises sont venues corriger l'interprétation en mettant le pape Grégoire XVI à la place de Charles X. On n'est pas partout content de ce sens. Ici un ecclésiastique disait à un autre que c'était Alexandre VI, parce que de son temps le monde s'était élargi par la découverte de l'Amérique. Enfin à Carouge ou à Genève on aime mieux faire figurer là le Pape actuel, et à côté la reine Isabelle d'Espagne au lieu de la duchesse de Berry. On ajoute puis que le livre vous a apporté *trois cent mille francs*, etc., etc.

Je ne tarirais pas à machurer, s'il fallait tout vous dire. Voici, Monsieur, quelque chose de mon cœur. 1^o Je vous ai présent, à peu près tous les jours à la sainte Messe, afin que Dieu ne permette pas qu'il vous arrive ce qu'on dit et que vous savez mieux que moi. 2^o Chaque fois que des personnes du dehors ou de nos écoliers remettent cette affaire sur le tapis, j'éprouve de la peine dans le cœur. Aussi je ne faisais pas chère gaie lorsqu'un chambellan de notre Roi, me disait, il y a peu, en présence de ses dames : « Eh bien ! M. l'abbé, votre ami M. de Lamennais !!! »

Je vous dirai aussi qu'à la vérité je n'ai pas lu tout le livre, ni saisi tout ce que j'en ai lu, et qu'en même temps j'ai été peiné que ce fût vous qui l'eussiez fait. Mais je ne cesserai de vous dire que je vous aime toujours et que je prierai Dieu sincèrement et ferai prier nos enfants, afin qu'on puisse citer de votre part des actes postérieurs à la dernière de vos œuvres, qui attestent votre éloignement de vouloir faire ce que le public vous attribue.

Il est immanquable que vous ayez reçu des lettres d'une infinité d'autres personnes bien au-dessus de moi et en différents sens. Mais je ne sais pas qui désire plus sincèrement que moi que vous viviez et

mouriez en bon et saint catholique. J'ai eu aussi la douce pensée, serait-ce illusion ? que bien des savants et autres personnes distinguées, ayant déserté dans ces derniers temps l'amitié dans laquelle ils étaient réunis autour de vous, et vous entendant gronder, *exclamer* et faire vacarme, quelques lignes écrites sur les bords du Léman seraient pour vous un sujet de plaisir, en vous apprenant qu'il y a toujours, même bien loin, quelqu'un qui vous aime, qui prie pour vous et qui souffre que vous soyez sous les coups portés de toute part. Je vous prie de recevoir ces lignes comme une bonne preuve d'un intérêt et d'une amitié aussi sincère et chrétienne que possible, et de ne pas regretter quelques minutes pour en accuser réception à un prêtre qui a l'honneur d'être

Votre très humble et obéissant serviteur,

FAVRE, FERDINAND.

Notes

Les *Paroles d'un Croyant* venaient de paraître. Boré écrivait de Paris à Lamennais, le 2 mai 1834 : « Votre ouvrage a paru le 30 avril, on eût dit un compliment pour la *Saint-Philippe*. » (*Lamennais intime*, 259.) Boré, ainsi que bien d'autres, ne voyait dans ce pamphlet qu'une critique du gouvernement et de la société, non une attaque contre le Saint-Siège.

On voit, du reste, par cette lettre, que les commentaires étaient nombreux et les interprétations assez peu concordantes.

De quelle *propagande* parle M. Favre ? Sans doute de celle des protestants genevois. On sent la douleur qui étreint le cœur aimant du digne prêtre, à la pensée que celui à qui il avait voué une sorte de culte passait pour l'allié des ennemis de l'Eglise. Il voulait encore espérer cependant.

* *

Un pasteur protestant à Lamennais

Suisse, 1^{er} juillet 1834.

MONSIEUR L'ABBÉ DE LA MENNAIS,

Votre dernier ouvrage m'a vivement intéressé. Vos paroles d'un *Croyant* contiennent de trop excellentes choses pour que je ne vous exhorte pas à persévéérer dans celles de vos idées que j'approuve, par lesquelles vous pouvez rendre d'immenses services à l'humanité et mériter un jour auprès de Dieu et de Jésus de grandes récompenses.

Avant de m'expliquer davantage, je vous reprocherai vos chapitres contre le droit de propriété, contre les lois et contre les Rois. Comment sans cela l'ordre et la justice régneraient-ils sur la terre ? Vous paraissiez aussi vous apitoyer sur le jeune Prince, descendu d'un trône. Mais que deviendriez-vous, hélas ! si les Bourbons redeviennent jamais, comme je le crois, les maîtres de la France ? Ils seront vos plus cruels ennemis. Cet enfant, nouveau don Miguel, vous vendra au Pape et au clergé, et pour votre chapitre du *Vieillard au-dessus des Rois*, il n'y aura pas assez de poignards pour vous percer, et même dès à présent je vous exhorte à vous tenir continuellement sur vos gardes. Votre intérêt, comme votre devoir, vous lie à Louis-Philippe et à sa famille, et pour que l'on ne vous accuse pas d'être l'ennemi de toute Religion, attachez-vous exclusivement à l'Evangile. Vous avez déjà obtenu qu'on s'occupe d'idées religieuses, et peut-être pouvez-vous par vos talents faire sortir la France de l'esprit d'indifférence et d'incrédulité. Vous trouverez aussi des échos multipliés qui, chez les autres peuples, donneront du retentissement à vos paroles.

Je suis un Pasteur protestant, Suisse, âgé, qui désirerait une révolution religieuse, mais qui ai horreur de révolution politique. Je suis un Pasteur qui ai fait et qui fais continuellement mon étude de la Bible et de l'Evangile, et je gémis de voir l'incrédulité et la superstition conduire à l'envie l'humanité dans un affreux précipice. Oui, l'humanité est perdue si quelques hommes énergiques ne la réveillent de sa léthargie. Jésus nous le dit positivement : « Je reviendrai bientôt (et vous paraissiez aussi le penser dans un de vos chapitres). Je ferai périr tous les hommes ; ils seront surpris comme des poissons dans un filet, comme les hommes au temps de Noé, comme ceux de Sodome et de Gomorrhe. » Et ce serait ici bien pire encore. Ils ne perdirent dans le déluge que la vie temporelle, mais Jésus parle ici de l'enfer, d'un étang de feu et de soufre dont la fumée montera aux siècles des siècles. Et la physique nous apprend aussi que ce globe de trois mille lieues d'épaisseur est creux, raide, et que sa chaleur ne vient pas tant des rayons du soleil, que des feux allumés dans son intérieur.

Aussi les expressions scripturaires nous disent-elles que les méchants et les incrédules seront précipités dans l'abyme et dans les lieux les plus bas de la terre, et que la clef de cet abyme se refermera sur eux. Quel mobile pour donner du zèle et de l'énergie à un véritable *croyant* ! Si Noé prêcha cent vingt années sans convertir personne, du moins obtint-il sa vie, son salut et celui de sa famille. Mais quel est

le peuple, le Roi, ou le ministre qui s'occupe de cet avenir scripturaire ? La Religion a toujours été mise de côté, même dans les temps du choléra. On dirait que le monde a toujours existé et que l'état actuel des choses doive durer toujours.

Vous avez de grands moyens pour faire retentir aux oreilles des hommes ces vérités bibliques. Les peuples protestants feront des vœux pour vous ; les peuples catholiques qui gémissent sous le vil esclavage où les tient le clergé s'intéressent à vos succès. Le *bas* clergé même qui est asservi par le haut clergé, comme de malheureux Slaves, désirera de voir rompre ses chaînes, et une partie vous prêtera son utile assistance. Vous n'aurez contre vous que le Pape, ses cardinaux, ses évêques et quelques princes, ses adhérents.

Je ne vous dirai pas que par vos livres vous pourrez facilement aller à une immense fortune ; en ne la cherchant pas vous l'obtiendrez un jour, plus grande encore. Gardez-vous de vouloir détruire la Religion évangélique ; non, vous ne le voulez pas, ce serait immoralité et source de malheurs temporels et éternels pour vous et pour ceux qui suivraient de pareilles idées, et l'exécution d'un tel plan serait impossible. Mais renverser ce tyran des peuples et des Rois, cet ennemi de toute liberté civile et religieuse, qui s'oppose au bonheur des nations catholiques et qui les fait descendre à un rang de richesse, d'instruction et de prospérité commerciale bien inférieur à celui des nations protestantes : voilà un plan digne d'un ami de la France, de l'humanité et de l'Evangile. Oh ! si la France eût été protestante dès les temps de Henri IV et de François Ier, céderait-elle aujourd'hui le pas à l'Angleterre et à l'Amérique ? Or, dans de nouveaux ouvrages, annoncez clairement votre intention, votre plan ; qu'il n'y ait plus de la boue et du limon mélangés avec l'argent et l'or. Confessez vous-même vos idées rétrogrades. Luther non plus n'avait pas d'abord des idées bien arrêtées. Il était d'abord plus catholique que le Pape. Son voyage à Rome ouvrit ses yeux. Vous avez vu de près cette prostituée et ses intrigues, et j'espère que de même vos yeux se seront ouverts.

Faites donc sentir au monde l'absurdité d'une Religion qui suppose que quatre-vingt millions de catholiques et bien plus, que le genre humain entier doivent fermer les yeux et faire abnégation de leur raison et de leur intelligence, en faveur de la prétendue science ou infaillibilité d'un vieillard souvent caduque, ignorant, imbécile et moribond, et quand il est mort, il faut attendre, comme chez le grand Lama, qu'un conclave ressuscite cet unique luminaire du genre humain.

Faites aussi sentir au monde l'absurdité de cette Religion qui renouvelle l'idolâtrie des anciens Egyptiens, lesquels croyaient avaler un Dieu en croquant l'oignon qu'ils venaient d'adorer.

(Quoi de plus absurde que de supposer qu'aux temps d'un Pape scélérat comme Alexandre VI, qui était un vrai démon, Dieu aurait pris alors le Diable pour son remplaçant, son vicaire, et lui aurait donné sa place et sa Robe de Pasteur de son Eglise ! Le Diable mis alors à la place de Dieu !)

Faites honte aux Rois de prêter l'appui de leur puissance pour soumettre leurs peuples à un monarque *étranger* dont le trône n'est soutenu que par le mensonge d'une prétendue identité avec un apôtre qui n'a jamais été ni pape, ni évêque à Rome, pour maintenir dans l'assujettissement un clergé privé, dans les relations de père et d'époux, des droits inaliénables et naturels à tous les hommes, et pour retenir dans des prisons de malheureuses recluses, qui, par la superstition, sont enlevées à la société, à leurs familles, aux soins et aux devoirs qu'elles doivent à leurs parents, et sont livrées à l'ignorance, à l'abrutissement, à la stupidité, à la rage et au désespoir.

Ebranlez surtout *la clef de la voûte* qui soutient le trône du Pape, savoir le *célibat* des prêtres. Comment le sultan Mahmoud peut-il contenir les deux ou trois mille femmes qui composent son sérapil ? S'il était seul, elles l'étrangleraient et avec justice. Or, qui appelle-t-il à son aide, pour se fortifier contre elles ? Des soldats ? Non, car ils prendraient fait et cause pour les femmes, mais il mutile des malheureux dont il se sert contre elles, et si ceux-ci se révoltaient, il sait bien qu'alors ses soldats agiraient volontiers contre ces hommes dégradés et avilis ; il se dit donc *divide et impera*. Et de même que fait le Pape ? Il trompe, il abrutit de malheureux jeunes gens, enfermés dans des séminaires ; puis, quand il les a suffisamment aveuglés ou façonnés à son joug, il leur ouvre la porte et leur dit : « Allez, assujettissez-moi la société, aidez-moi à la tromper, à l'asservir, je vous donnerai de l'argent et des places, ou sinon, je vous briserai comme des instruments méprisables et inutiles. »

Mais, à son tour, le prêtre désabusé ne pourra-t-il pas ouvrir les yeux et s'unir avec la société contre le Pape ? Non, parce que le célibat le sépare de la société ; il ne peut y devenir époux et père qu'à sa honte. Aucune famille ne peut le défendre honorablement comme une épouse et des enfants légitimes défendraient leur chef injustement attaqué. Si donc sa place, sa cure, son emploi lui sont enlevés, il se trouve isolé,

sans force, dans la pauvreté et dans le mépris. Or la société qui connaît ce contrat d'abjection et d'infamie passé entre le maître et l'esclave, ne prend nul intérêt à celui-ci, qui n'a d'autres ressources que de périr ou de rester entièrement dévoué à son tyran. Aussi va-t-il de lui-même au devant du joug de son Evêque, qui est déjà lui-même asservi ; il le flatte, il se fait l'espion et le délateur de ses collègues. Il n'ose pas, comme Luther et Zwingli, ouvrir les yeux et s'unir avec la société contre ses tyrans.

Publiez ces vérités, attaquez le *haut* clergé, lui *seul*, alors le bas clergé et le public vous soutiendront ; vos brochures seront achetées, lues, dévorées. Ne faites jamais comme les incrédules modernes, qui attaquent tous ces abus et qui sont très puissants pour détruire, mais qui ne veulent rien édifier. Ils renversent le Papisme, sans mettre à sa place l'Evangile. Ils veulent ôter les superstitions, mais ils jettent les hommes dans l'impiété, l'incrédulité et l'athéisme qui conduisent le genre humain dans l'immoralité, le crime et les punitions de l'enfer. La liberté des cultes, la liberté de conscience deviennent alors synonymes de toute absence de Religion et de culte, mais alors Jésus pour les punir ramène sur eux la tyrannie des Prêtres, comme Dieu faisait servir les Philistins pour punir les Israélites de leur idolâtrie. Ne vaut-il pas mieux laisser aux hommes la foi en Dieu et en Jésus-Christ, puisque saint Paul nous déclare que quiconque invoquera le nom de Jésus sera sauvé, et que quiconque espère au Christ ne sera point trompé dans son espérance ?

Insistez donc sur la nécessité de cette foi absolument indispensable au salut ; qu'on ne croye pas que votre intention n'est que de bouleverser et de détruire. Faites comprendre aux Princes qu'en voulant asservir leurs peuples au Pape et à son clergé, ils irritent ces peuples contre eux et qu'ils s'exposent à de continues insurrections. Les nations protestantes ne sont-elles pas plus religieuses, plus soumises, plus paisibles, quoique plusieurs n'aient que des constitutions civiles et politiques bien despotiques et bien imparfaites, comme le Danemark, la Prusse, la Hesse ? Qu'est-ce qui a soulevé la France contre Louis XVI et Charles X ? C'est parce que ces Rois voulaient maintenir ou rétablir tout ou partie de l'ancien ordre de choses religieux. Si les peuples ont demandé des constitutions à Naples, à Turin, à Madrid, en France, à Bologne, en Portugal, c'était pour s'affranchir de la tyrannie du clergé. On ne faisait de demandes en politique que pour obtenir un changement dans la Religion. Qu'est-ce qui a aliéné de Bonaparte

l'affection du peuple français ? C'est parce qu'il a refait la France catholique, que son peuple s'est dit : « Nous retomberons tôt ou tard sous la puissance du clergé », et que les nations catholiques étrangères se sont dit aussi : « Nous n'avons aucune amélioration religieuse à attendre d'un tel homme », et les nations protestantes lui ont fait d'autant plus volontiers la guerre. Il a donc préparé lui-même le lit où sont venus se coucher les Bourbons ; et si Louis-Philippe veut mettre entre les Bourbons et lui une barrière éternelle, qu'il s'efforce de faire la France protestante, non seulement il sera en bénédiction d'affection auprès des nations étrangères, mais il doublera encore l'énergie de son peuple qui puisera dans le sentiment religieux un nouveau courage pour le défendre.

Voilà, je le crois, la ligne que vous devez suivre, et vous avez plus de moyens que vous ne le pensez vous-même. Seulement, ne faites rien par un esprit d'intérêt mondain, de haine, ni de vengeance, mais faites tout par un véritable amour de Dieu, de Jésus et de son Evangile, comme vous me paraissez en être animé. Faites sortir les Princes, les peuples et les hommes lettrés de cet esprit d'incrédulité et d'indifférentisme qui les conduit à l'ignorance de la Bible et des événements terribles qu'elle nous annonce. Ce sont tous des aveugles qui dansent sur le bord d'un affreux précipice et sur un terrain miné qui doit s'écrouler et les engloutir.

Je sais bien que vous ne réussirez pas entièrement comme Luther ni Calvin n'ont pu réussir eux-mêmes qu'en partie, et que vous ne parviendrez qu'à sauver un grand nombre d'individus et vous sauver vous-même ? Et pourquoi ? Parce que l'Ecriture — 1 — nous montre que nous marchons au règne de l'*Antechrist*, qui n'est pas le Pape, car aujourd'hui un Pape même peut se sauver, mais sera le *dernier* des Papes, lequel, dans cent cinquante ou cent soixante années, se liquera avec le dernier des Empereurs de Russie, dit le Prince du Nord (*Daniel*, XI, 30) ou le faux Prophète (*Apoc.*, XIX, 20) qui vaincra le Protestantisme ; et ce Pape se fera adorer sous le nom du *Christ venu en chair*, et cela sous peine de mort (*Apoc.*, XIII, 12 et 15) et son nom alors *LVDVICVS* ($50+5+500+5+1+100+5=666$), porté par tous ses adhérents, fera le nombre 666, et ainsi l'enfer (*Apoc.*, XIV, 10 et 11), l'enfer, dis-je, s'entr'ouvrira pour engloutir toute cette fausse chrétienté, depuis Lima jusqu'à Tobolsk ! Le dernier des Empereurs de Russie se liquera donc avec les dix Princes de la Catholicité déjà désignés dans l'Ecriture (*Apoc.*, XVII, 12 et 13), et qui seront les souverains 1^o de

Portugal, 2^o d'Espagne, 3^o de France, 4^o de Sardaigne, 5^o de Naples, 6^o de Hongrie, 7^o de Bavière, 8^o de Rome, 9^o de Toscane, 10^o de Modène et Parme. Lesquels onze potentats détruiront le Protestantisme qui voudra s'opposer à leurs conquêtes. Et trois ans et demi (*Apoc.*, xi, 11) après avoir à peu près complètement réussi, cette ligue et cet immense empire papal sera détruit lui-même par Jésus qui reviendra, qui resuscitera ses fidèles disciples, martyrs massacrés pour sa cause, et qui établira alors sur la terre cet empire universel de puissance, de justice et de paix ; empire si souvent décrit par les Psaumes et les anciens Prophètes, et dont la capitale sera Jérusalem, dans ce Chanaan promis solennellement à Abraham et à tous les fidèles.

Si j'entre dans ces détails, c'est pour que vous voyiez mieux la preuve des dangers et des maux qui menacent l'humanité, époque à laquelle nous touchons presque. Je ne me donne point pour prophète, mais lisez vous-même *Dan.*, vii, 7-27, vous y verrez la description de la quatrième monarchie dans laquelle nous sommes, et de la cinquième que nous attendons. Lisez de même *Dan.*, ii, depuis 31 à 45 ; vous y verrez décrite cette même monarchie très *faible* et très *forte*, dont les parties sont unies par des mariages ou alliances de famille (*semine humano*), et c'est là le cas des princes de la Catholicité.

Ce règne du Prêtre-Roi doit durer 1260 ans *avec le pouvoir de faire la guerre* ; or, il a commencé en 726 ; il ne doit pas finir avant 1986. Et le règne de Jésus est appelé règne de mille ans, pour désigner une très longue durée, savoir d'autant d'années qu'il y a de jours dans mille ans (365,000 ans), après quoi l'univers entier sera détruit et renouvelé. Ajoutons que ce règne des dix Rois sera surtout un règne de persécution et de sang car l'Ange des eaux s'écria : « Comme ils ont tant aimé le sang, tu as bien fait, Seigneur, de leur donner du sang à boire » (*Apoc.*, xvi, 6.).

J'ai si souvent examiné ces diverses questions et prophéties que je ne crois pas me tromper, et je serais bien fâché de vous donner des idées erronées. Combien donc n'est-elle pas triste la perspective du sort futur de l'humanité ! Ah ! si nous pouvions la réveiller de sa léthargie ! Vous avez bien raison quand vous dites que les Rois se servent des Prêtres pour détruire l'Évangile, et saint Jean nous dit de même que ces dix Rois n'auront tous qu'un même dessein, savoir de donner leur puissance, leur autorité et leur royaume au Prince de la ville aux sept montagnes, à la Bête (*Apoc.*, xvii, 13 et 17). En effet, déjà tous

ces princes catholiques sont endiablés pour assujettir leurs peuples à l'autorité du Pape.

(Il paraît que c'est un dessein de Dieu pour éprouver sa vraie Eglise, car saint Jean ajoute : « Jusqu'à ce que les desseins de Dieu soient accomplis. »)

Vous avez maintenant franchi le Rubicon, vous êtes en grand danger et irrévocablement brouillé avec le Pape et les Prêtres. Ne vous laissez plus arrêter dans votre course et ne retournez plus en arrière. Les Prêtres ne vous pardonneront jamais. Défendez la cause de l'Evangile, de l'humanité, de la France et de Louis-Philippe. Dieu donne maintenant aux hommes un moment de calme pour qu'ils aient le temps de lire la Bible et de s'instruire. Malheureusement, ils préfèrent les ténèbres à la lumière ; ils seront alors réunis sous la tyrannie des Prêtres et détruits, comme le furent les Juifs par Titus, à cause de leur incrédulité.

Si vous avez quelque velléité de me faire réponse, je vous donne cette adresse d'un de mes amis : *A M. Daniel Flournois, Pasteur de Céligny, par Genève.* Il me la fera parvenir. Si j'affranchis ma lettre, n'affranchissez point les vôtres. J'ai l'honneur de vous saluer.

(Veuillez me donner votre adresse directe.)

NOTA. — On dit que vous avez eu quelque dissensitement avec le Pape, et quelque déplaisir de sa part. Mais comme on sait bien à Rome que la base de son autorité n'est qu'illusoire, on y détestera toujours tout homme dont les écrits *provoqueront quelque discussion à ce sujet.* On a dû naturellement désirer de vous imposer silence. C'était la plus adroite politique de paraître vous blâmer et de ne pas se soucier d'un tel défenseur ; on s'appuyait ainsi de vos nombreux adversaires.

Notes

Après avoir écrit son nom, l'auteur de cette lettre l'a biffé, pour ne laisser que celui de son confrère Flournois. Daniel Flournois (1767-1839) fut pasteur d'abord à Chancy, de 1803 à 1811, puis à Céligny, depuis cette dernière date à sa mort. — Je dois ce renseignement avec plusieurs autres à la parfaite obligeance de M. le bibliothécaire Dubois.

On voit quels étaient les ridicules préjugés des protestants d'alors et les absurdes calomnies qu'ils répandaient sur Rome et, en général, sur le catholicisme.

Les calculs prophétiques du vieux pasteur sont assez plaisants. On

sait que Bossuet lisait le chiffre de la bête dans le nom de Dioclétien, qu'il modifiait un peu pour la circonstance.

Vous avez maintenant franchi le Rubicon.

C'était malheureusement vrai. Lamennais, en s'enfonçant de plus en plus dans l'incrédulité pour ne s'arrêter qu'au déisme le plus vague, sinon à l'athéisme même, allait fournir personnellement la preuve de la vérité qu'il professait autrefois que, sous peine de tout nier, il faut admettre le *Credo* catholique jusqu'au bout. Ce n'est pas une thèse en faveur de Calvin ni de Luther.

Cette lettre était un châtiment.

